

L'écorce des choses

Judith
Schlanger



L'écorce des choses

Publié avec le concours de la commission de la recherche
de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Suivi éditorial : Audrey Orillard

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne
© Éditions de la Sorbonne, 2025
212, rue Saint-Jacques, 75005 Paris
www.editionsdelasorbonne.fr
edsorb@univ-paris1.fr
ISBN : 979-10-351-1054-3
ISSN : 2424-8100



Judith Schlanger

L'écorce des choses

Éditions de la Sorbonne
2025

Du même auteur

Schelling et la réalité finie
Les métaphores de l'organisme
Penser la bouche pleine
Le comique des idées
L'enjeu et le débat
L'invention intellectuelle
Les concepts scientifiques (avec Isabelle Stengers)
Patagonie
Douleur parfaite
La mémoire des œuvres
La vocation
Fragment épique
L'humeur indocile
Présence des œuvres perdues
La lectrice est mortelle
Le neuf, le différent et le déjà-là. Une exploration de l'influence
Le front cerclé de fer
Trop dire ou trop peu. La densité littéraire
Fuyant poursuivant. Quatre lectures
Ma vie et moi
Une histoire de l'intense

Casaubon, l'érudit du xvi^e siècle, s'il a pu passer une journée seul malgré la famille, les enfants, les bienfaiteurs, les obligations et toutes les complications, une journée à lire sans interruption dans sa bibliothèque, s'écrit dans son journal : *Hodie vixi*, aujourd'hui j'ai vécu.

Ma relation aux livres n'a pas cette simplicité. C'est dans un autre esprit que je donne voix ici à trois thèmes qui m'ont accompagnée en profondeur : que le changement est au cœur de la durée historique ; la valeur cachée des anonymes ; l'idée de consacrer sa vie.

L'écorce des choses

Les femmes, dit Malebranche, s'arrêtent à l'écorce des choses, qui suffit à remplir toute la capacité de leur esprit. On pourrait dire d'ailleurs qu'en détachant cette formule, l'écorce des choses, une formule que j'ai promenade longtemps dans l'espoir d'en faire un titre, je confirme ce que dit Malebranche sur l'attention superficielle qui s'arrête au sensible, ici à la sensibilité.

Les femmes ? Ce même passage de *De la recherche de la vérité* relève, plus largement, que les manières de dire et d'être arrêtent l'attention sensible de l'auditoire aux dépens de ce qui est communiqué. Au positif comme au négatif, les manières sont un spectacle qui fait obstacle à la communication intellectuelle. Si celui qui parle fait personnellement bonne impression, « il aura raison dans tout ce qu'il avancera, et il n'y a pas jusqu'à son collet et ses manchettes qui ne prouvent quelque chose ». S'il déplaît, « il aura beau démontrer, il ne prouvera jamais rien ; qu'il dise les plus belles choses du monde, on ne les apercevra jamais ».

Bref, son apparence est décisive. « Ce collet sale et chiffonné fera mépriser celui qui le porte et tout ce qui peut venir de lui. » Ce qui rejoint directement Pascal : « Que le prédicateur vienne à paraître, que la nature

lui ait donné une voix enrouée et un tour de visage bizarre... »

Les sens sont frivoles parce qu'ils ne voient que la surface et ils arrêtent le jugement à cette dimension. En somme, Malebranche se plaint que l'attention à un propos intellectuel dépende de l'impression sensible, et que le spectacle du conférencier, son numéro public, son show, soit plus puissant et plus décisif que ce qu'il dit.

Oui, c'est vrai, l'attention intellectuelle orale n'est pas pure, mais est-ce qu'il s'agit de rhétorique ou de spectacle ? Car les illustrations que donne Malebranche sont théâtrales, elles sont visuelles et non pas verbales, car ce qui, d'après lui, trouble le jugement n'est pas de l'ordre des paroles. Les Romains ont codifié la gestuelle de l'orateur, sa présentation, ses attitudes, sa mobilité, son corps expressif. Mais la rhétorique moderne ne s'occupe pas de la tenue du corps ni de l'impression produite par le vêtement. Elle ne s'occupe pas de la manière d'être mais de la manière de dire, qui peut séduire pour ou contre le propos. Malebranche parle-t-il ici de rhétorique ? Il parle du conférencier qui se produit devant un public. Dans ce public, il blâme plus particulièrement les auditrices. Il ne semble pas songer aux conférencières.

On peut faire beaucoup de rencontres dans une bibliothèque qui ne sait pas vraiment tout ce qu'elle a.

J'ai retrouvé ce propos de Malebranche dans un tout petit volume enfoui dans la bibliothèque de mon université. Le même mince volume contient entre autres une quinzaine de pages où l'auteur se raconte adolescent aspirant à écrire, à écrire un livre, à être un écrivain... Il se montre inhibé dans son impuissance et « sauvé » par la machine à écrire, qui met de la distance entre la page et lui. Ce qui lui permet de voir d'en face sa production décollée de sa main, donc séparée de lui, objectivée.

« Sauvé » aussi par un truc que lui a donné Breton : quand ça ne vient pas, écrire quand même, taper machinalement, remplir la page avec des l, l, l, l, m, m, m... C'est exactement Pascal, « Abêtissez-vous ». Mimez la conduite, faites les gestes, et en fin de compte quelque chose vous soulèvera. Seulement l'affolement du salut est une chose, autre chose le désir paniqué de se sentir être homme de lettres. Je n'ai d'estime ni pour l'urgence spirituelle personnelle d'être sauvé, ni pour l'urgence intime de faire partie des écrivains, mais je vois la différence entre les deux.

Le conseil de Breton est surréaliste et ludique, c'est un conseil qui lui ressemble et qui n'est pas grave. Mais prendre la recette au sérieux me paraît étrange et peu digne. Mon hygiène serait : Quand tu n'as rien à dire, quitte ta table, ne t'y assieds même pas, prends un livre ou sors, fais autre chose ce jour-là. Ou cette période-là.

Le jeune paralysé par la crainte que ce qu'il est capable d'écrire ne soit pas un chef-d'œuvre, a des inhibitions très banales, des inhibitions de midinette qui sont en fait des affres de vanité : ce que je conçois, ce qui me vient aux doigts, ce que je pourrais produire, n'est pas assez éblouissant, n'est pas vraiment sublime, n'est pas à la hauteur de mes admirations... Et si je deviens l'auteur de cela, l'auteur de ce que je peux écrire, comment me juger, m'évaluer ? Par rapport aux plus grands, est-ce que je ferais le poids ?

Mais qu'est-ce que cela peut faire et pourquoi te compares-tu ? Apprécier ta place dans le palmarès n'est pas ton affaire. Dis ce que tu vois, fais ce que tu peux, sans le rapporter à toi et sans te soucier du jugement que cela appelle sur toi. Fais exister du mieux que tu peux et ne te compare pas. (Il me semble, justement, que le plus grand malheur serait de se sentir égal à ce qu'on admire, et de croire que ce qu'on est capable de faire donne la mesure de l'esprit humain.)

Tu n'as qu'une toute petite voix ? Mais même un tout petit brin de talent, de gosier, de vision, est déjà un tel privilège. Entrevoir et dresser une parcelle même infime du pensable possible est une telle puissance, une telle joie. Et quelquefois faire tenir juste, au bout tremblant des doigts, un trésor de mots. Si peu que ce soit du monde, si minime que soit le don, découvrir qu'on le peut est une fête, un cadeau absolu.

C'est le cadeau lui-même qui est disproportionné, émerveillant, le cadeau et non pas la mesure du talent ou son manque. N'évalue pas d'avance, ne te compare pas, ne te juge pas. On n'est pas déficient dans la lumière d'un tel cadeau. Je l'ai dit et redit, il n'y a pas de strapontins dans la société des esprits. Tu penses, tu vois, tu comprends, il te naît quelquefois une coupe vibrante de paroles justes : réjouis-toi. Le privilège est exorbitant et, comme tu le sais, la fête des doigts, dans sa force fragile, est fluctuante et temporaire : mais toi, avant tout, réjouis-toi.

Ce que cet ancien jeune homme raconte là de ses aspirations de jeunesse à être un auteur, un écrivain, à « écrire », me paraît relever d'une attitude si absurde et si peu digne que je lui vois presque du courage à publier cela. C'est comme avouer une petitesse passée qu'on pouvait très bien laisser disparaître. Seulement il n'a pas honte. Il semble croire que cette hétéronomie tordue est normale et que tous les jeunes écrivains passent par là.

Après tout, cela arrive peut-être, au passage, à pas mal de jeunes en cours d'apprentissage : l'adolescence s'essaie rapidement à mille directions mentales, les plus sublimes et les plus sottes. Que vaut ce que je fais, se tourmenter là-dessus avant même d'avoir commencé à faire, si bien qu'on ne peut rien faire (ce qui est le drame du *Sordello* de Browning) : cette phase d'inhibition prétentieuse, ce tourment stérile de la vanité,

survient sans doute aussi chez d'autres, qui tournent bien peut-être, ou peut-être restent muets.

Je ne dirai pas : détruis tes vieux papiers ; car il y a une leçon personnelle dans les passés privés que tu as traversés. N'en sois pas embarrassé, mais ne les rends pas publics. Abandonne-les après toi à la décharge du privé où personne n'ira les retrouver. La chose sur laquelle tu peux le mieux compter, c'est l'inattention future.

Et même cela n'est pas tout à fait sûr. L'aléatoire peut apporter des exceptions au néant. Ainsi pour ma lecture de cette petite publication en ce lieu à cette date, qui est un regard posthume hautement improbable.

Mais je ne ressuscite pas, je ne revalorise pas, ces apprentissages. Au contraire, j'ai la tristesse de regarder ensemble et la vanité spirituelle du jeune dans sa banalité, et la faiblesse complaisante du vieux qui fait publier ces pages.